



HAL
open science

De jure, de loco. Groupes sociaux de droit, groupes sociaux localisés.

Marie-Charlotte Arnauld

► **To cite this version:**

Marie-Charlotte Arnauld. De jure, de loco. Groupes sociaux de droit, groupes sociaux localisés.. Cahier des thèmes transversaux ArScAn, 2012, X, pp.83-94. hal-02264453

HAL Id: hal-02264453

<https://hal.science/hal-02264453>

Submitted on 7 Aug 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

DE JURE, DE LOCO

GROUPES SOCIAUX DE DROIT, GROUPES SOCIAUX LOCALISÉS

Marie-Charlotte ARNAULD,
CNRS, UMR 8096-ARCHAM
charlotte.arnauld@mae.u-paris10.fr

Des phénomènes sociaux, l'archéologie ne peut approcher que cette partie qui s'inscrit spatialement au sol. « Or cette inscription est loin d'être aisément déchiffrable [...] surtout lorsque le contexte social général n'est pas connu ; »¹. Il est indispensable de bien distinguer les échelles spatiales d'approche, lesquelles sont à rapporter de façon homologue à des dimensions différentes de la société. C'est ainsi qu'à l'heure actuelle, l'« archéologie domestique »² a pris son autonomie vis-à-vis de l'« archéologie des structures de l'habitat »³, de laquelle se distingue maintenant une « archéologie des lieux »⁴. La première se rapporte *grosso modo* aux unités sociales élémentaires comme la famille, la deuxième aux groupements sociaux intermédiaires à plusieurs niveaux hiérarchiques, et la troisième concerne les centres publics de l'autorité politico-religieuse supérieure, sinon monumentaux, du moins plus vastes que l'habitat commun, et surtout beaucoup plus durables dans le temps.

Cette étude se limite strictement à la seconde, l'archéologie spatiale des structures de l'habitat. C'est à ce niveau que se posent, parmi d'autres, les problèmes des formes et du degré de l'urbanisation d'une société et de l'articulation dans l'espace de ses groupements sociaux intermédiaires. Mais, en fait, cette archéologie ne peut atteindre de résultats que si les deux autres sont sciemment pratiquées simultanément et de façon coordonnée, au niveau des unités de l'habitat privé et des centres de pouvoir.

L'archéologie spatiale ainsi comprise ne consiste pas à déduire directement l'organisation sociale d'analyses spatiales. Il est vrai que les configurations spatiales de sites à l'échelle régionale reflète en général l'échelle et le niveau d'intégration de la société en question, c'est-à-dire la taille approximative des unités politiquement autonomes et le nombre minimum de niveaux hiérarchiques du simple point de vue fonctionnel. Mais, pour autant, il n'y a pas de modèles géométriques (place centrale, polygones de Thyssen, degré de fractalité, distribution rang-taille, etc.) susceptibles de refléter les relations entre des groupes sociaux, du moins des groupes ayant un minimum de signification sociale, c'est-à-dire fonctionnelle et institutionnelle par rapport à un système politico-religieux donné, même sans prétendre saisir les représentations *emic* dont ils furent l'objet. Telle configuration spatiale de sites archéologiques ne peut guère être interprétée en termes d'une « organisation » articulant « des paysans, un clergé et une noblesse », qui sont des catégories idéologiques et juridiques, les « ordres » d'une représentation sociale bien datée et cependant encore prégnante longtemps après. Prétendre qu'une géométrie spatiale peut refléter de tels ordres sociaux est une illusion, mais on peut approcher des catégories moins idéologiques et plus fonctionnelles (ici au sens de « ayant fonctionné ») en déployant entre celles-ci et les données archéologiques quelques modèles sociaux-spatiaux articulés, qui font en quelque sorte « le pont » (*bridging theories*) et construisent un « contexte social général », pour reprendre les termes de Testart⁵. Pour ce faire, l'archéologie se tourne vers l'ethnologue.

DE JURE, DE LOCO

Disons pour simplifier que l'« organisation sociale » est faite de représentations idéologiques (ordres, visions du monde, cosmogonies, ensemble de valeurs qui fondent un Droit) et de quelques réalités spatiales. Les premières intéressent avant tout les ethnologues, les secondes sont — souvent mais pas toujours — les seules accessibles aux archéologues. Que ces derniers ne puissent pas directement atteindre les premières ne leur interdit pas pour autant d'interpréter les réalités spatiales en termes sociaux. Le chemin est indirect, long et tortueux, mais il existe.

Certaines controverses qui ont marqué l'anthropologie anglo-américaine des années 1940-1970 sont fort instructives pour l'archéologie. En développant leur théorie des *descent groups* (lignages), les ethnologues

1 Testart, 2005 : 17-18.

2 Wilk et Ashmore, 1988.

3 Willey, 1953 ; Ashmore, 1981.

4 Binford, 1982 ; Ashmore, 2002.

5 Testart, Ibid.

britanniques, Rivers, Fortes, Leach, Goody, s'intéressaient aux représentations juridiques indigènes au point de négliger les contradictions introduites par les pratiques, tant dans l'espace qu'à d'autres niveaux. Ces excès de juridisme ethnographique ont conduit des anthropologues américains à développer de leur côté une théorie du groupe social comme « groupe local », situé concrètement dans l'espace⁶. Il ne leur était d'ailleurs pas difficile de trouver des arguments dans l'ethnographie même de ceux qu'ils critiquaient :

« a lineage cannot easily act as a corporate group if its members can never get together for the conduct of their affairs »⁷

Leach lui-même a reconnu que les comparaisons ethnologiques « must start from a concrete reality—a local group of people—rather than an abstract reality such as the concept of lineage or the notion of kinship system »⁸. Lorsque peu d'années après, Lévi-Strauss formule son modèle des « sociétés à maisons »⁹, il donne aux dimensions locales de groupes sociaux (résidences, terres, domaines de pêche ou de chasse, biens matériels et titres associés) la priorité sur les « discours de la parenté » qu'ils tiennent eux-mêmes dans la défense de leurs intérêts. C'est la co-résidence et l'enracinement local du groupe qui permettent et induisent sa nature de « groupe en corps », bien plutôt que son idéologie généalogique. En somme, l'ethnologie rappelle qu'il n'y a guère de « social sans local », une injonction propre à rassurer l'archéologue.

Par conséquent, les configurations spatiales portent une réelle signification sociale, du moins si certaines conditions empiriques sont respectées. Il faut que les dites « configurations spatiales » soient suffisamment spécifiées, c'est-à-dire exprimées par des ensembles archéologiques chronologiquement contrôlés, stratifiés, hiérarchisés et culturellement pondérés au moyen de « modèles-ponts », sans pour autant les imbriquer dans des constructions spéculatives. Quant à la « signification sociale », il faut qu'elle renvoie, non pas à une idéologie hiérarchique ou égalitaire (le champs idéologique ne se situant pas au même plan que le niveau de complexité sociale), mais à des structures sociales, c'est-à-dire un système de relations articulant différents types de groupes sociaux emboîtés : les groupes de filiation et les groupes locaux ou résidentiels de l'ethnographie, mais aussi les groupes de travail, d'éventuelles circonscriptions administratives ou religieuses, confréries, ordres guerriers, etc. Sinon tous, certains de ces groupes ont une forte inscription spatiale, par exemple les groupes résidentiels de travail agricole qui occupent et exploitent un domaine délimité ; d'autres ont plutôt une forte représentation idéologique, mais même ceux-là, comme certaines confréries, dans bien des cas, se réunissent dans un édifice particulier que l'archéologue peut repérer. On n'évoque pas là —brièvement— autre chose que les fondements de l'archéologie des structures de l'habitat, étant entendu que tout habitat est étudié dans un environnement donné, dans un paysage modelé par un certain système de subsistance, une certaine technologie de production, une certaine structure foncière pour les sociétés agricoles, etc., mais plus fondamentalement encore, qu'il reflète les relations entre groupes sociaux.

On résumera maintenant brièvement trois exemples tirés de l'archéologie maya (fig. 1), qui sont trois cas d'étude à trois échelles différentes. Exposés trop brièvement sans leurs attendus, ils prétendent, non pas convaincre de la validité des résultats obtenus, mais simplement illustrer ces conditions évoquées ci-dessus, grâce auxquelles le spatial acquiert une signification sociale.



Fig. 1: Localisation des sites mentionnés dans le texte

6 Sahlins, 1965 ; Scheffler, 1966.

7 Fortes, 1955 : 36.

8 Leach, 1961 : 104.

9 Lévi-Strauss, 1979.

Premier exemple : Rabinal au XV^e siècle de notre ère

L'échelle spatiale est celle d'une série de bassins intramontagneux dans les hautes terres du Guatemala, dont chacun peut être parcouru en moins d'une journée de crête à crête (fig. 2). Celui de Rabinal comporte un grand nombre de sites archéologiques, dont quatre gros bourgs construits et occupés dans les derniers siècles avant la conquête espagnole. L'objectif de la recherche était de reconstruire les territoires et la structure sociale des entités politico-militaires correspondantes pour le XV^e siècle. La particularité de ce cas d'étude est que l'ethnohistoire et l'ethnographie, exceptionnellement riches dans cette région, fournissent à l'archéologue d'assez nombreux modèles-ponts fiables concernant certains types d'édifices et leurs fonctions, ainsi que les formes de la co-résidence sociale, et d'autres composantes.

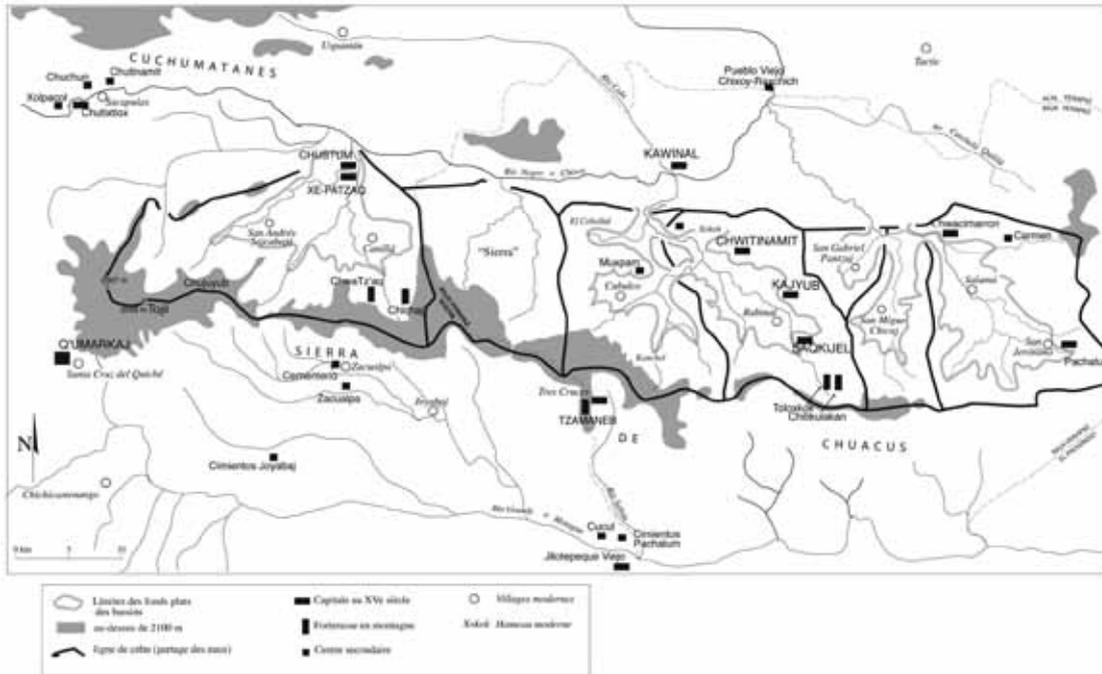


Fig. 2 : Les bassins intra-montagneux du Quiché oriental et de Baja Verapaz, Rabinal étant grosso modo au centre (dessin : Alain Breton)

Une fois tous les sites prospectés dans les bassins et sur les hauts versants, leur typologie permet d'isoler les classes chronologiques et fonctionnelles pertinentes pour la problématique et de les situer dans l'environnement. Les unités élémentaires de l'habitat sont identifiées, ainsi que les regroupements intermédiaires qu'elles constituent au sein des établissements tardifs, c'est-à-dire des sortes de « quartiers » (*chinamital*) : chacun est doté d'un ensemble public politico-religieux formé de types d'édifices connus par l'ethnohistoire et l'archéologie (fig. 3), comme par exemple la « maison longue », un bâtiment collectif où se réunissaient les guerriers du groupe et à partir duquel ils surveillaient le territoire, en particulier les terres irriguées en fond de bassin. La comparaison des établissements selon le nombre de leurs « quartiers » hiérarchisés, leur morphologie et les terroirs irrigables qu'on

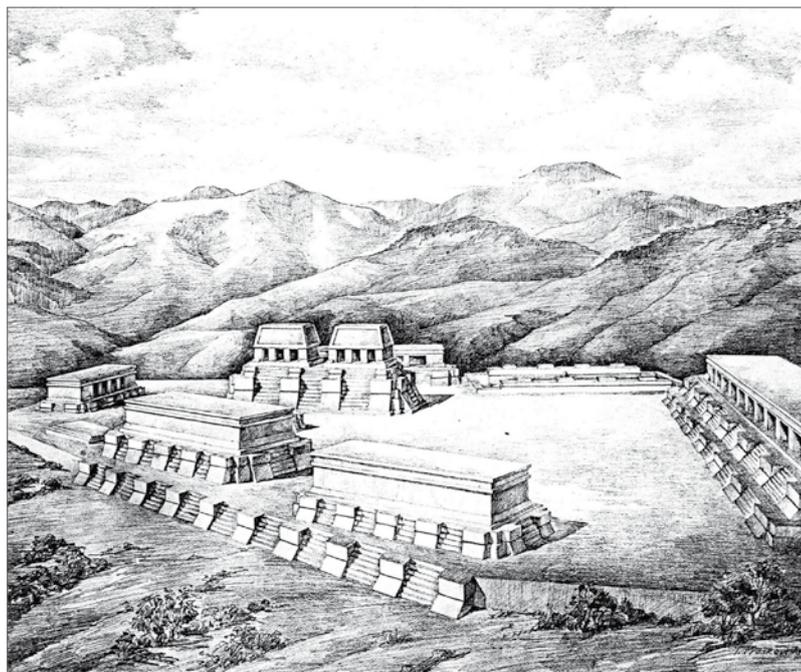


Fig. 3 : Dessin de restitution par Tatiana Proskouriakoff des édifices politiques et religieux d'une des places du site tardif de Chwitnamit, au-dessus de Rabinal, Guatemala (Carnegie Institution of Washington, modifié)

peut leur associer (de par l'orientation de la façade ouverte de leur maison longue, entre autres indices) conduit à pondérer les sites les uns par rapport aux autres. Les frontières théoriques de leurs terroirs respectifs sont alors localisées sur carte au moyen d'une analyse spatiale appliquant le « modèle de gravité », un des rares modèles de géographie spatiale utilisé en archéologie qui tient compte du « poids » relatif d'un centre par rapport à son voisin pour tracer la frontière entre les deux, s'il n'y a pas de frontière naturelle entre eux (fig. 4)¹⁰. En d'autres termes,

c'est une version pondérée de la technique des polygones de Thiessen, mais « pondérée » en termes culturels spécifiques, en l'occurrence ceux que désignent les modèles-ponts fournis par l'ethnohistoire et l'ethnographie des hautes terres mayas. La même approche — prospection, typologie des sites, identification des unités élémentaires et des quartiers, analyse spatiale pondérée — appliquée à la série des bassins intra-montagneux, permet de proche en proche de définir les entités socio-politiques et leurs territoires pour le XV^e siècle¹¹. La localisation de forteresses contemporaines sur les crêtes et le contenu de certains mythes donnent une cohérence au schéma d'ensemble, lequel apparaît politique, mais est en réalité fondé sur l'identification archéologique d'une structure sociale, dans un « contexte social général » assez bien connu grâce à l'ethnographie et à l'ethnohistoire locales. Sans les résultats obtenus récemment dans ces dernières disciplines¹², ce degré de cohérence ne pourrait pas être atteint.

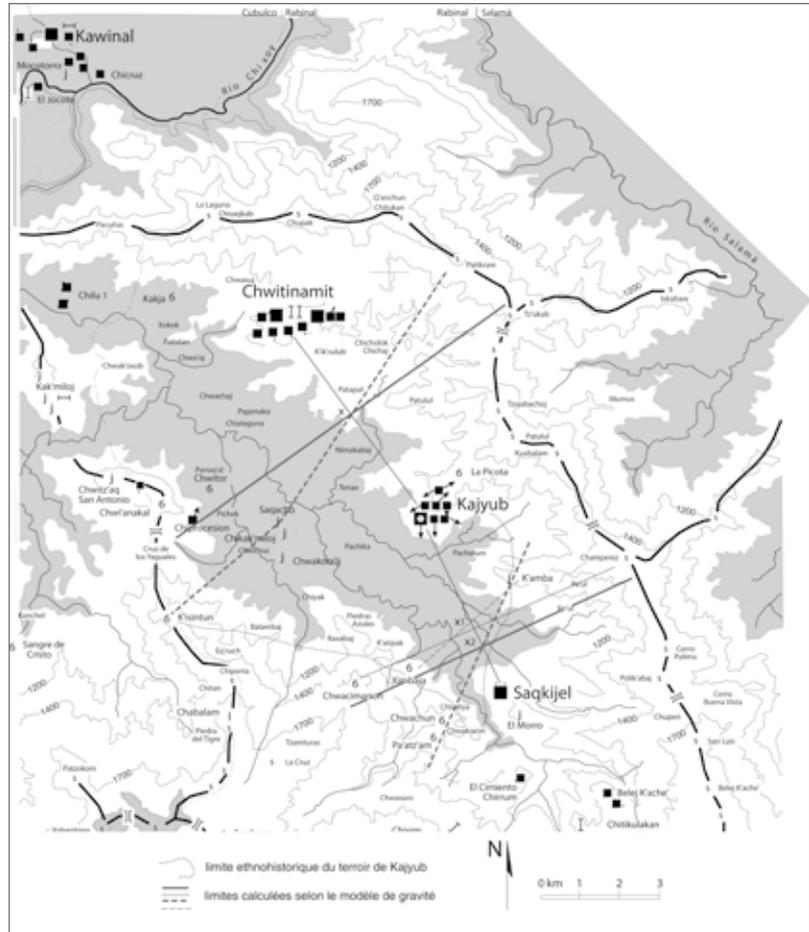


Fig. 4 : Définition des terroirs irrigués respectifs des trois capitales du bassin de Rabinal au moyen des données d'une enquête ethnohistorique, d'une prospection archéologique et de l'application du modèle de gravité.

Deuxième exemple : La Joyanca entre 600 et 900 de notre ère

La période « classique » est antérieure à celle de Rabinal d'au moins un demi-millénaire et l'environnement est celui des basses terres de forêt tropicale, dans une région plutôt marécageuse. Si l'ethnohistoire n'est plus d'un grand secours, l'ethnologie générale maya joue son rôle dans la construction de deux modèles-ponts fondamentaux dans l'interprétation sociale des données spatiales, le modèle du groupe résidentiel à patio et celui de l'agriculture intra-établissement *infield-outfield*.

Le premier modèle, celui du « cycle de développement » de l'unité élémentaire de l'habitat maya, permet d'identifier archéologiquement cette unité et d'en comprendre la formation séquentielle dans le temps et l'espace. Une configuration spatiale bien spécifique — bâtiments autour d'un patio — correspond au groupe de parenté intergénérationnel localisé, à l'origine une « famille nucléaire » qui s'accroît par filiation (entre autres modalités) en constituant la « famille élargie » ; plus il y a de bâtiments, plus le groupe est ancien. En

10 Dunham *et al.*, 1989 ; Laporte et Morales, 1994.

11 Arnauld, 1993 a et b, 1996 a et b ; Arnauld et Breton, 1993 ; Arnauld *et al.* 2004 ; Breton, 1993 a et b.

12 Hill et Monaghan, 1987 ; Breton, 1994.

poussant quelque peu la logique, on peut dire que ce modèle fonde en réalité une partie de la hiérarchie des sites mayas classiques dans la mesure où il distingue le résidentiel du politico-religieux, le privé du public, dans des ensembles archéologiques d'échelles spatiales différentes, les palais étant la version monumentale des groupes élémentaires, formant lieux de pouvoir. Fondé sur des observations ethnologiques déjà assez anciennes de Goody, il a été construit par l'archéologue Haviland¹³ grâce à des fouilles stratigraphiques fines de quelques groupes à patio et de leurs sépultures associées, dans le grand site de Tikal (fig. 5). La dimension et la complexité architecturales sont ainsi apparemment bien corrélées avec la hiérarchie sociale, dans la mesure où la croissance (par multiples modalités) est le privilège des « maisons » prospères et prestigieuses, tandis que les familles pauvres connaissent des fissions successives empêchant le groupe local de croître¹⁴.

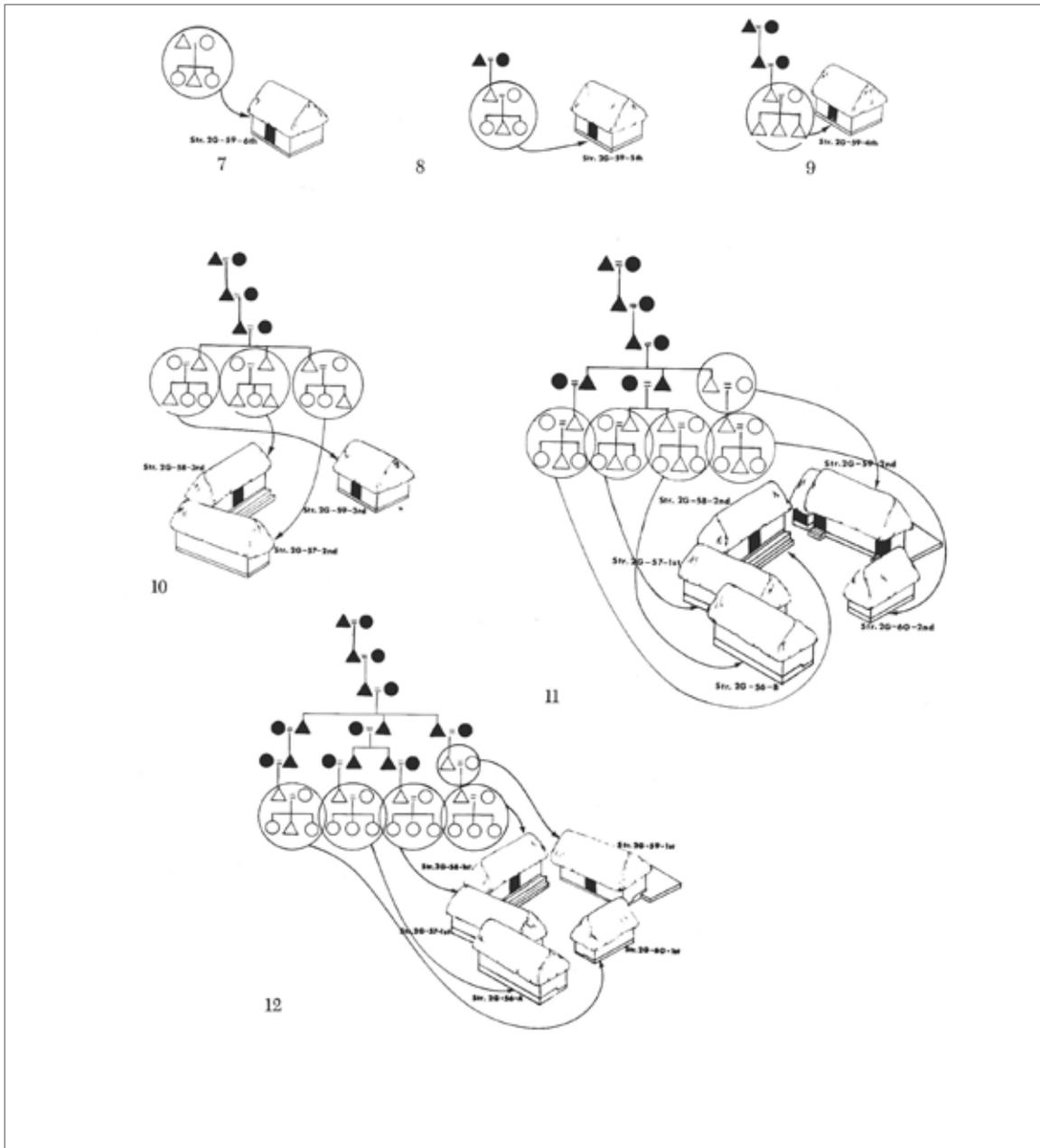


Fig. 5 : Modélisation du développement générationnel d'une unité d'habitat correspondant à une famille élargie pour les sociétés mayas classiques (premier millénaire de notre ère ; Haviland 1981, 1988 ; tiré de la revue Expedition, University Museum, University of Pennsylvania)

13 Haviland, 1981, 1988.

14 Hirth, 1993.

Quant au modèle *infield-outfield*, il stipule que les Mayas cultivaient à la fois une parcelle (ou plusieurs) autour de leur logement et des parcelles à distance. Ses fondements sont ethnologiques¹⁵ mais aussi ethnographiques (travaux de Wilk¹⁶ chez les Mayas du Belize) et ethnohistoriques (e.g., Okoshi¹⁷ : les Espagnols ont interdit l'agriculture à l'intérieur des villages). Ce modèle est indispensable à la compréhension de l'urbanisme maya des basses terres et aux configurations spatiales de l'habitat dispersé, car il permet de qualifier et de pondérer les espaces entre unités d'habitat¹⁸ ; il suggère les contraintes foncières fortes qui pesaient sur toute transformation de cet habitat (sur ce point l'ethnohistoire coloniale est d'un grand intérêt). On ne peut cependant pas le considérer comme validé.

Le modèle de Goody-Haviland, lui, a été validé : l'archéologie des périphéries résidentielles des cités mayas classiques a démontré le phénomène de la croissance générationnelle des unités élémentaires de l'habitat. Le modèle est ethnologique, mais il est validé par la diachronie que seule l'archéologie peut mettre en évidence. S'il est vrai qu'une proportion d'entre elles (partout difficile à calculer) disparaît après un temps d'occupation, beaucoup perdurent et grandissent durant des siècles. Les complexes de palais ont généralement une origine locale dans un groupe de maisons modestes antérieures de plusieurs siècles, identifiées sous de longues stratigraphies architecturales. Dans ces cas au moins, la tendance à une telle croissance ne correspond pas à ce que l'on sait de la démographie des groupes de filiation dans les sociétés agraires traditionnelles, pré-industrielles. Pour comprendre ce phénomène, il faut recourir à l'alliance plus qu'à la filiation, c'est-à-dire à des mécanismes sociaux multiples de recrutement social au sein de groupes de travail localisés, exploitant ensemble les parcelles proches des maisons et les champs éloignés : en d'autres termes, le groupe de travail se confond avec un groupe d'inter-mariage occupant un domaine agricole collectivement détenu. Cette formulation est un peu réductrice (induisant à privilégier une endogamie improbable et à limiter l'alliance au mariage), mais elle a la vertu de souligner l'essentiel, qu'on retrouve *grosso modo* dans le modèle des Maisons de Levi-Strauss¹⁹, à savoir la transmission de biens matériels et immatériels par la maison qui en assure la continuité au-delà des générations dans un groupe dont les liens internes de parenté relèvent moins de la généalogie que du discours, moins de la filiation que de l'alliance. Ce modèle permet de comprendre la transformation de l'unité élémentaire de l'habitat (la famille nucléaire puis élargie) en groupements intermédiaires qui peuvent comporter des centaines de personnes au sein des cités.

La Joyanca, avec ses 630 structures sur près de 160 hectares, est à classer comme gros bourg plutôt que comme véritable cité (fig. 6). Vers 800-850 dne, l'occupation était à son maximum et la population a été calculée comme ayant atteint environ 1 500 habitants. Ce calcul a été rendu possible par une approche du site comportant successivement la prospection systématique exhaustive de l'établissement, la typologie hiérarchique des groupements de ses unités d'habitat à patio et l'identification des espaces cultivables en bordure de marais temporaires. La hiérarchie des groupements emboîtés mène à identifier une douzaine de complexes

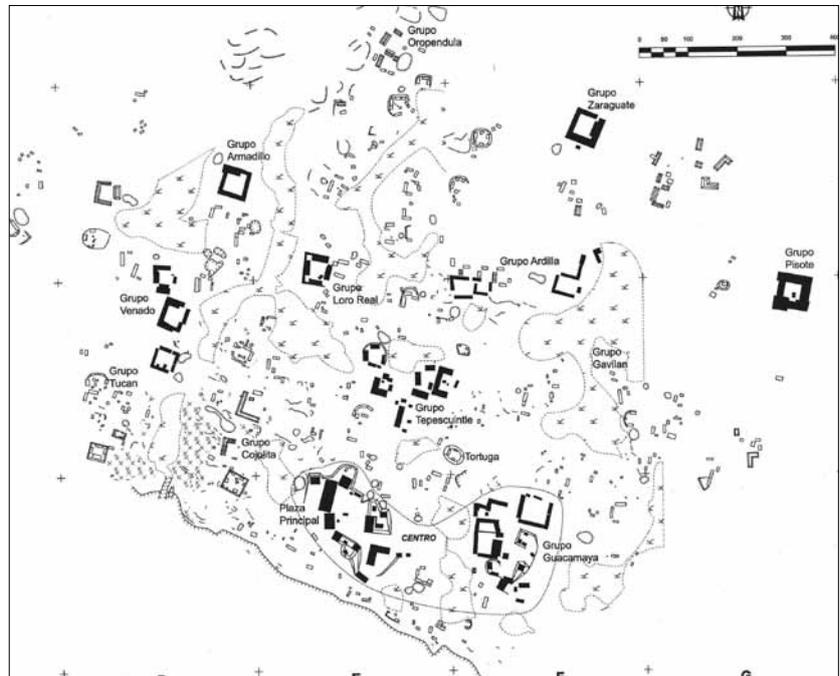


Fig. 6: La Joyanca, résultat des prospections de surface. En noir — hormis les bâtiments de la "Plaza principal" — les unités résidentielles monumentales (concentrations de classes I et II en grands quadrilatères), en blanc les petites unités (concentrations plus ou moins abondantes de classes III et IV)

15 Netting, 1993 ; Sanders et Killion, 1992.

16 Wilk, 1988.

17 Okoshi, 2006.

18 Drennan, 1988.

19 Levi-Strauss, 1979.

palatiaux auxquels étaient associés de larges groupements d'unités modestes, des réservoirs d'eau, un marais et un espace cultivable (probablement) non occupé. Ces associations spatiales sont déterminées par une analyse de distances entre unités (fig. 7), selon le principe que la distance spatiale reflète le degré d'interaction sociale²⁰. La douzaine de « quartiers » ainsi définis représente la structure sociale de l'établissement²¹. Mais les dimensions foncières et agricoles de cette structure demeurent largement inconnues : démontrer que les zones apparemment inoccupées étaient cultivées il y a plus d'un millénaire représente pour l'archéologue un défi qu'il ne relève pas facilement en l'absence d'aménagements préservés (voir l'exemple de Rio Bec).

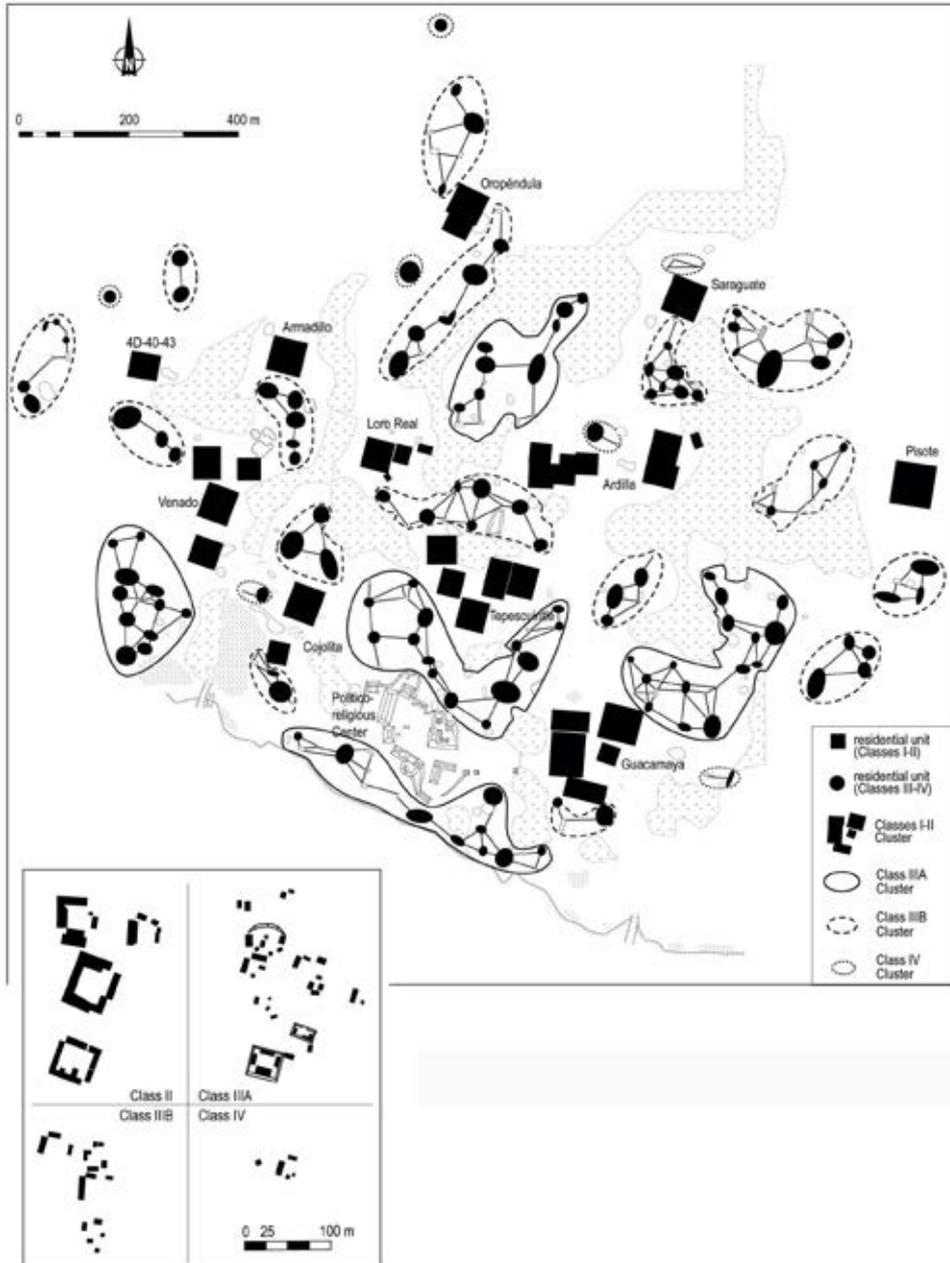


Fig. 7: La Joyanca, résultat des analyses spatiales de distance au plus proche voisin entre concentrations de classes différentes, séparées par des marais temporaires et des "zones vides" (tiré de Eva Lemonnier 2009, modifié)

20 Peterson et Drennan, 2005.

21 Lemonnier, 2009 ; Lemonnier, sous presse ; Arnaud et al., 2004.

Politiquement, les familles dominantes habitant les grandes maisons se partageaient la seule place publique existant à la Joyanca, composée d'édifices uniques au sein du site, en particulier un bâtiment qui préfigure bien les maisons longues des guerriers du Postclassique (voir ci-dessus, Rabinal) : ce bâtiment, à l'origine une seule grande salle de près de 50 m de long avec une banquette-trône centrale, bien adapté en somme aux réunions de chefs de famille autour d'un *primus inter pares*, s'est trouvé peu à peu divisé en cinq salles et une petite pièce centrale dotée de la banquette, laquelle a été finalement démontée lors de l'abandon du bâtiment, suggérant une forte dynamique de compétition politique entre groupes. Il est important d'observer que ce sont les quartiers les plus proches de la place qui ont chacun le plus grand nombre d'unités d'habitat élémentaires, les plus grands espaces cultivables et les plus grands palais. Ce sont aussi les plus anciens dans le site, bien que cela soit encore difficile à démontrer formellement²².

Troisième exemple : Rio Bec entre 600 et 900 de notre ère

Rio Bec a connu son apogée à peine plus tôt que La Joyanca, vers 750-850 et le milieu naturel est sensiblement le même du point de vue de cette brève comparaison, quoique les formations marécageuses y soient différentes. Rio Bec correspond mal à ce qu'on appelle un site archéologique : dans le continuum de groupes résidentiels dispersés sur des dizaines de kilomètres de façon irrégulière (fig. 8), des zones de travail à deux échelles (159 hectares, au centre de 100 km²) ont été découpées. Il n'y a ni véritable concentration urbaine, ni place principale centrale, seulement trois petits centres monumentaux périphériques dont les édifices sont du type de ceux de la place principale de La Joyanca. L'approche du projet²³ a consisté à prospecter les deux

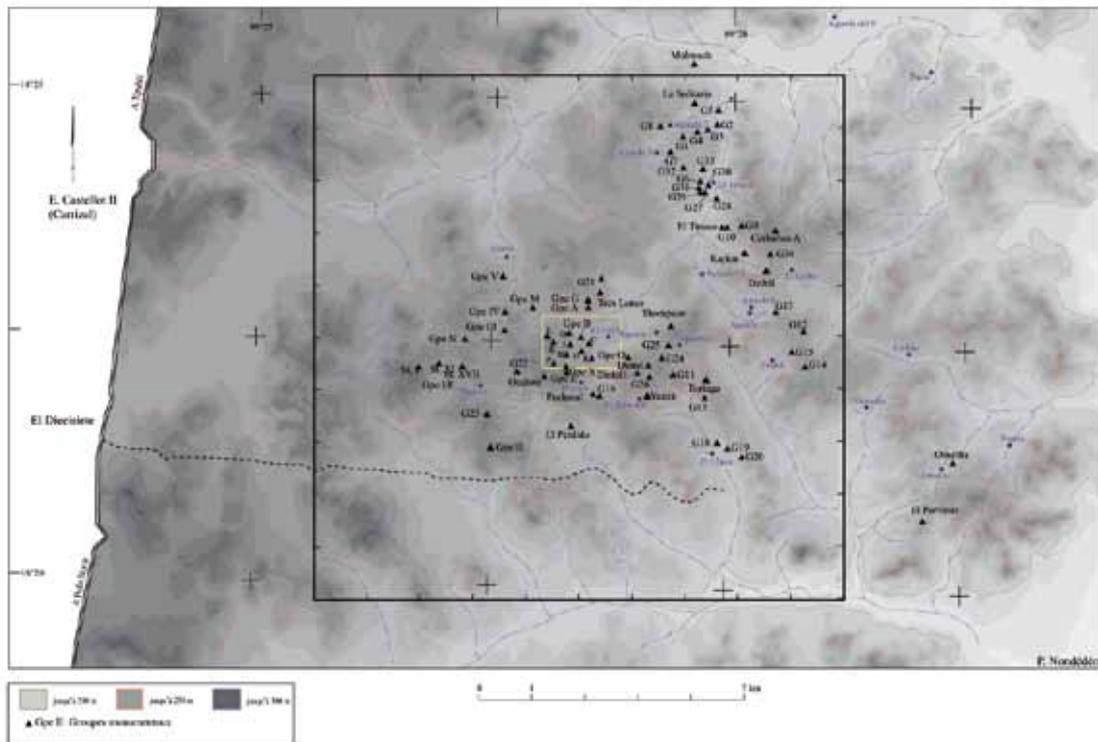


Fig. 8 : Rio Bec, aires de travail aux deux échelles, 100 km² (en noir) et 159 hectares (en jaune); les groupes d'habitat monumentaux découverts sont figurés par des triangles noirs (prospection et dessin: Philippe Nondédéo)

zones sélectivement (100 km²) et systématiquement (159 ha), outre une étude microtopographique sur 7 ha, puis à fouiller intégralement des groupes de bâtiments résidentiels, des vestiges d'aménagements agricoles, à faire la typologie et la hiérarchie des unités d'habitat dans la zone de 159 ha, enfin à délimiter les unités de production associées. Les unités identifiées peuvent être hiérarchisées en cinq à sept rangs ; on ne repère pas de structure en quartiers comme à La Joyanca²⁴.

22 Forné, 2006.

23 Michelet *et al.*, 2008.

24 Arnauld *et al.*, en préparation.

L'occupation est si généralisée qu'on peut légitimement douter du fonctionnement du modèle *infield-outfield* à l'apogée : de fait, entourant les groupes résidentiels, les multiples traces diverses d'une intensification agricole de cette époque suggèrent qu'il fallait alors produire une bonne part de la subsistance sur place. Le modèle de Haviland ne s'applique pas non plus de façon très satisfaisante, pour des raisons sociales et techniques liées au mode de construction de résidences monumentales à multiples pièces par des groupes de travail assez réduits (au lieu de construire successivement des maisons à trois ou cinq pièces formant des quadrilatères, courants à La Joyanca). La proportion d'édifices longs et difficiles à construire (de pierres taillées spécialisées)²⁵ est supérieure à Río Bec à ce qu'elle paraît être à La Joyanca, compte tenu de la densité de l'occupation et du nombre des habitants pour la période d'apogée. Ceci indiquerait une certaine émulation entre groupes de résidents investissant beaucoup dans l'architecture de leurs résidences (voir un exemple, fig. 9) — dont la hiérarchie apparaît remarquablement continue —, mais nécessairement aussi une coopération dont les marqueurs seraient de grandes salles de réunion, des cuisines partagées, des structures de cuisson pour occasions festives (dont un exemple a été découvert et identifié grâce à des données ethnographiques) au sein du groupement local.



Fig. 9 : Maison de Río Bec à deux grandes pièces (dernière étape du groupe auquel elle appartient, vers 750 dne) après fouille complète et consolidation (2006-2008)

La chronologie des séquences de construction d'unités voisines montre que se développaient deux dynamiques apparemment contradictoires : absorption de familles modestes par les unités à grandes résidences, croissance différenciée mais parallèle entre ces dernières et certaines de leurs voisines, cette deuxième dynamique suggérant des phénomènes d'alliances durables, bien connues ethnographiquement dans le cadre du développement des grandes maisons sociales²⁶. Le modèle lévi-straussien de la Maison rend bien compte de ces deux dynamiques (croissance inégale et alliances « vers le bas » et « vers le haut »), dans un contexte agraire. Aucune structure politique d'envergure durable n'a été discernée aux deux échelles

25 Michelet *et al.*, en préparation.

26 Nondédéo *et al.*, en préparation.

spatiales de travail, si ce n'est que de rares éléments repérés dans les trois petits centres déjà mentionnés suggèrent l'existence d'une royauté formelle et instable (dans le temps et l'espace), c'est-à-dire n'ayant pas eu, comme à La Joyanca et ailleurs dans l'aire maya, un effet d'attraction, d'agglomération, de concentration et de hiérarchisation sur les structures d'habitat.

Accorder une pertinence aux mécanismes de l'alliance —sur la base du modèle de la Maison— est nouveau en archéologie mésoaméricaniste. L'alliance, c'est-à-dire un ensemble de relations sociales spécifiques établissant des coopérations et des rivalités réglées entre groupes sociaux (mariages, rituels afférents, pratiques associées entre affins réels et potentiels...), se reflète dans l'habitat culturellement défini. Après tout, sauf exceptions, les logements ne sont nulle part faits pour des individus, mais pour des couples, voire pour des femmes (la polygynie était courante dans l'élite maya du XVI^e siècle). Dans ces sociétés très hiérarchisées, les alliances entre égaux n'existaient pas et par conséquent, les aménagements et les transformations étaient directement fonction des stratégies de mariage, de leurs réussites et de leurs échecs. Si les maisons de matériaux périssables ne conservent rien de cette dynamique, l'architecture domestique élaborée de Río Bec en fournit de nombreux indices cohérents. Leur morphologie, rapportée à de très nombreuses représentations de scènes de réception sur la céramique classique, suggère que l'alliance était un facteur largement aussi déterminant que la filiation dans les dynamiques domestiques que l'archéologue perçoit. Il faut donc compléter le modèle de Haviland. Plusieurs modèles encore à construire pour les Mayas classiques devraient permettre de pousser plus avant les analyses spatiales des groupements intermédiaires de l'habitat. Comme celui de Haviland, ces modèles de l'alliance relèvent directement d'une archéologie domestique.

Conclusion

Par les trois exemples ici présentés, on souhaite convaincre qu'une archéologie spatiale des structures de l'habitat peut prétendre restituer des organisations sociales si elle accorde sa spécificité culturelle, d'un côté à l'échelle domestique de la culture matérielle, de l'autre à l'échelle publique et politique des lieux de pouvoir. Ces diverses focales sont indispensables à la compréhension des interactions et des dynamiques qui mettent en jeu les groupes dans les sociétés anciennes. Cela est possible en croisant de façon raisonnée les différents modèles-ponts que l'anthropologie permet de construire, non pas dans l'espace abstrait, mais autant que possible dans chaque ensemble culturel particulier. Certes, le modèle ethnologique de la maison sociale (par exemple) s'applique à de nombreuses sociétés dans le monde, en prescrivant un petit nombre d'interactions sociales bien particulières, mais ces dernières s'inscrivent malgré tout dans l'espace particulier de chaque société, qui est perçu, aménagé et structuré selon des modalités locales d'ordres économique, écologique et historique. Avec le contrôle temporel requis dans tous les cas, les identifications et les pondérations culturelles adéquates des formes repérables dans l'espace permettent d'enrichir les analyses spatiales géométriques.

Éléments de bibliographie

ARNAULD M.-C. 1993a. Los territorios políticos de las cuencas de Salamá, Rabinal y Cubulco en el Postclásico. In Breton A. (coord.) *Representaciones del espacio político en las tierras altas de Guatemala*, Cuadernos de Estudios Guatemaltecos 2, CEMCA, Piedra Santa, Guatemala, p. 43-109.

ARNAULD M.-C. 1993b. Les lieux de l'aube : occupation maya en montagne au Guatemala (300-1540 ap. J.-C.). *Journal de la Société des Américanistes*, Vol. LXXIX, p. 141-172.

ARNAULD M.-C. 1996a. *De Nacxit a Rabinal Achi: Estados territoriales en formación en las tierras altas mayas (Postclásico)*. IV Encuentro «Los investigadores de la cultura maya», Campeche : Publicaciones de la Universidad de Campeche.

ARNAULD M.-C. 1996b. *Ceux de la montagne, ceux de la vallée. Les alliances des Mayas de Rabinal aux XIV^e et XV^e siècles, Guatemala*. Ms d'Habilitation, Nanterre.

ARNAULD M.-C. et BRETON A. 1993. Tzamaneb : enfoques pluridisciplinarios sobre el Postclásico maya en los Altos de Guatemala, In *Perspectivas Antropológicas en el Mundo Maya*, Société Espagnole d'Etudes Mayas, Madrid, p. 285-308.

ARNAULD M.-C, BREUIL-MARTÍNEZ V. et PONCIANO ALVARADO E. (éds.) 2004. *La Joyanca (La Libertad, Guatemala), antigua ciudad maya del noroeste del Petén*. CEMCA, Asociación Tikal, CIRMA, Guatemala.

ARNAULD M.-C., MICHELET D., VANNIÈRE B. et NONDÉDÉO P. en préparation. Houses, Emulation and Cooperation Among the Rio Bec Groups. In *Neighborhoods In Mesoamerican Archaeology: The Assessment of Intermediate Units of Spatial and Social Analysis*, In Arnauld M.-C. et Manzanilla L. R. (éds.) (soumis à University of Arizona Press en décembre 2010).

ASHMORE, W. (éd.) 1981. *Lowland Maya Settlement Patterns*. University of New Mexico Press, Albuquerque.

ASHMORE W. 2002. Decisions and dispositions: socializing Spatial Archaeology. *American Anthropologist* 104 (4): 1172-1183.

BINFORD L. 1982. The archaeology of place. *Journal of Anthropological Archaeology* 1, p. 5-31

BRETON A. (coord.) 1993a. *Representaciones del espacio político en las tierras altas de Guatemala*. Cuadernos de Estudios Guatemaltecos 2, CEMCA, Piedra Santa, Guatemala.

BRETON A. 1993b. Territorio, alianzas y guerra en el Rabinal Achi. In: *Representaciones del espacio político en las tierras altas de Guatemala*, A. Breton (coord.), Cuadernos de Estudios Guatemaltecos 2, CEMCA, Piedra Santa, Guatemala, p. 29-41.

BRETON A. 1994. *Rabinal Achi. Un drame dynastique maya du quinzième siècle*. Société des Américanistes, Société d'Ethnologie, Nanterre.

DRENNAN R. D. 1988. Household location and compact versus dispersed settlement in Prehispanic Mesoamerica. In Wilk R. R. & Ashmore W. (ed.) *Maya household and community in the past*, University of New Mexico Press, Albuquerque, p. 273-293.

DUNHAM P. S., JAMISON T. R. et LEVENTHAL R. M. 1989. Secondary development and settlement economics: The Classic Maya of Southern Belize. In McAnany P. et Isaac B. (eds) *Prehistoric Maya Economics of Belize*, Research in Economic Anthropology, Supplement 2, JAI Press, Greenwich, p. 255-292.

FORNÉ M. 2006. *La cronología cerámica de La Joyanca, Noroeste del Petén, Guatemala*. British Archaeological Reports International Series 1572, Monographs in American Archaeology 17, Oxford : BAR.

FORTES M. 1955. The structure of unilineal descent groups. *American Anthropologist* 55, p. 17-51.

HAVILAND J. 1981. Dower houses and minor centers at Tikal, Guatemala: An investigation into the identification of valid units of settlements hierarchies. In Ashmore W. (ed.) *Lowland Maya Settlement Patterns*, University of New Mexico Press, Albuquerque, p. 335-349.

HAVILAND J. 1988. Musical hammocks at Tikal: problems with reconstructing household composition. In Wilk R. R. et Ashmore W. (ed.) *Household and community in the Mesoamerican Past*, Albuquerque : University of New Mexico Press, p. 121-135.

HILL, R. M. II et J. MONAGHAN 1987. *Continuities in Highland Maya Social Organization. Ethnohistory in Sacapulas*. University of Pennsylvania Press, Philadelphia.

HIRTH K. 1993. The household as an analytical unit: problems in method and theory. In Santley R. S. et Hirth K. G. (éds.) *Prehispanic domestic units in Western Mesoamerica: studies of household compound and residence*, Boca Raton : CRC Press.

LAPORTE J.-P. et MORALES P. I. 1994. Definición territorial en centros clásicos de Tierras Bajas: aplicación metodológica a la región de Dolores. In Laporte J.-P. et Escobedo H. (éds.) *VII Simposio de Arqueología Guatemalteca*, 1993, Museo Nacional de Arqueología y Etnología & Asociación Tikal, Guatemala, p. 247-273.

LEACH, E. 1961. *Rethinking anthropology*. Robert Cunningham and Sons Ltd. Londres.

LEMONNIER, E. 2009. *La structure de l'habitat du site maya classique de La Joyanca dans son environnement local (Petén, Guatemala)*. Université de Paris 1, BAR IS 2016, Oxford : BAR.

LEMONNIER, E. sous presse. La Joyanca, Petén Noroeste, Guatemala: un caso de segmentación interna y su interpretación política. In Gutierrez G., Daneels A. et Hirth K. (éds.) *Sistemas políticos segmentarios y gobiernos oligárquicos: estudios comparativos desde la arqueología, etnografía e historia*, Mexico : CIESAS.

- LEVI-STRAUSS C. 1979. *La voie des masques*. Paris : Plon.
- MICHELET D., ARNAULD M.-C. & NONDÉDÉO P. 2008. Le projet Rio Bec (2002-2008). *Les Nouvelles de l'archéologie* n° 109, p. 55-705.
- MICHELET D., NONDÉDÉO P., PATROIS J., GILLOT C. et GONZÁLEZ E. En préparation. Terminal Classic Building A: a Rio Bec paradigmatic palace? (soumis à *Ancient Mesoamerica* en février 2011).
- NETTING R. 1993. *Smalholders, householders : farm families and the ecology of intensive, sustainable agriculture*. Stanford : Stanford University press.
- NONDÉDÉO P., ARNAULD M.-C. et MICHELET D. En preparation. Rio Bec settlement patterns and local sociopolitical organization (soumis à *Ancient Mesoamerica* en février 2011).
- OKOSHI HARADA T. 2006. *Kax (monte) y luum (tierra) : la transformación de los espacios mayas en el siglo XVI*. In *El mundo maya, miradas japonesas*, Antologías 1, Mérida : Universidad Nacional Autonoma de México, p. 85-104.
- PETERSON C. E. et DRENNAN R. D. 2005. Communities, Settlements, Sites, And Surveys: Regional-Scale Analysis Of Prehistoric Human Interaction. *American Antiquity* 70(1), p. 5-30.
- SANDERS W. T. et KILLION T. W. 1992. Factors affecting settlement agriculture in the ethnographic and historic record of Mesoamerica. In Killion T. W. (ed.) *Gardens of prehistory. The archaeology of settlement agriculture*, Tuscaloosa : University of Alabama press, p. 14-31.
- SAHLINS M. 1965. On the ideology and composition of descent groups. *Man* 65, p. 104-107.
- SCHEFFLER H. W. 1966. Ancestor worship in anthropology : or, observations on descent and descent groups. *Current Anthropology* 7(5), p. 541-551.
- TESTART A. 2005. *Eléments de classification des sociétés*. Paris : Errance.
- WILK R. R. 1988. Maya Household Organization: Evidence And Analogies. In *Household And Community In Wilk R. R. et Ashmore W. (éds.) The Mesoamerican Past*, p. 135-151, Albuquerque : University of New Mexico Press, p. 135-151.
- WILK R. R. et ASHMORE W. (éds.) 1988. *Maya household and community in the past*, Albuquerque : University of New Mexico Press
- WILLEY, G.R. 1953. *Prehistoric Settlement Patterns in the Virú Valle, Peru.*. Smithsonian Institution, Bureau of American Ethnology Bulletin 155, Washington D.C.
-